

qu'il avait rêvée. Il veut renouveler la langue poétique, l'inspiration et les rythmes. Jaloux de donner à l'idiome national l'éclat et la beauté des langues voisines, il s'efforce de "l'illustrer". Mais, au milieu de ses innovations, parfois téméraires, Ronsard reste conservateur, et il se rattache au passé littéraire de la France. "Il ne laissoit, dit son biographe Claude Binet, d'avoir tousjours en main quelque poète françois, qu'il lisoit avec jugement, et principalement Jean le Maire des Belges, un romain de la Rose et les Œuvres de Clément Marot, lesquelles il a depuis appelé, comme on lit que Virgile disoit de celles d'Ennie, les nettayeuses dont il tiroit comme par une industrieuse laveuse de riches limures d'or." Ronsard ne se contentait pas de lire ses prédécesseurs. D'après Claude Binet encore, "il n'y avoit mot propre en nostre langue qu'il n'eust curieusement recherché, ne desdaignant d'aller aux boutiques des artisans et pratiquer toutes sortes de mestiers, pour apprendre leurs termes". C'est ce que Ronsard conseille maintes fois dans ses œuvres, surtout dans son *Abrégé d'art poétique*. "Tu pratiqueras bien souvent, dit-il au poète, son élève, les artisans de tous mestiers, comme de *marine, venerie, fauconnerie*, et principalement les artisans de feu, *orfèvres, fondeurs, mareschaux, minéralliers*, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons avec les noms propres des mestiers, pour enrichir ton œuvre et le rendre plus agréable et parfait."

Certes, ces conseils ne sont pas d'un écrivain qui n'aime point sa langue maternelle. Il indique les sources vraies où l'on puise les mots les plus purs, les plus originellement français. C'est sur les lèvres du peuple, des ouvriers surtout, que l'on doit les étudier, et surprendre ainsi les termes techniques, qui, transportés dans le domaine de la poésie, l'enrichiront d'images expressives et de vivantes comparaisons.

Malherbe fera-t-il autre chose, quand il ira écouter les portefaix et les crocheteurs du Port-au-foin ? Emporté par sa généreuse ardeur, Ronsard s'écriait : "C'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le langage de son pays vivant et florissant." Lui, parler grec et latin en français ! Comme il s'indignait, au contraire, contre ces "Latineurs et Grecaniseurs", qui s'obstinaient à transporter brutalement des mots grecs et latins dans notre langue, au lieu de se retourner vers les mots déjà existants, afin de les faire renaitre et de leur rendre un regain de vie ! C'était à la France entière qu'il en appelait, pour fondre dans une langue variée et souple toutes les richesses des patois déjà parlés. "Tu sçauras, dit-il encore, extrêmement choisir et apprécier à ton œuvre les mots plus significatifs des dialectes de notre France. Ne se faut soucier si les vocables sont gascons, poitevins, normands, manceaux, lyonnais ou d'autres pays, pourvu qu'ils soient bons." Enfin, le dernier moyen proposé par le poète était de "composer hardiment des mots à l'imitation des Grecs et des Latins, pourvu qu'ils soient gracieux et plaisans à l'oreille, pourvu qu'ils soient moulés et façonnés dans un patron déjà reçu du peuple". Joachim du Bellay, dans sa vigoureuse *Deffence et illustration de la langue françoise* ne prêchait point une autre méthode. Comme son courageux et docte ami, il ne se contentait point d'écrire son programme. Il le remplissait. Leurs œuvres attestent que leur réforme fut bien menée, avec une vigueur pleine d'enthousiasme, et ils firent réussir. Ajouterai-je que Ronsard créa véritablement l'alexandrin, tant